

COMITÉ DE SAUVEGARDE DU VIEUX GRENOBLE

BULLETIN DE LIAISON

PRIX : 5 F

N° 40 - SEPTEMBRE 1990



Au moment où vont reprendre les travaux de construction du Musée d'Intérêt National (M.I.N.), je ne peux m'empêcher d'exprimer ici un vif regret à propos d'un aspect de son dispositif de façade du côté de l'Isère. Le quai Jongkind, de construction assez récente, était fermé par une porte dite de l'Île-Verte, précédée d'un pont-lévis sur le fossé devenu partie du parc Michallon et flanquée d'un corps de garde qui servait également de poste d'octroi. Ce bâtiment, de type standardisé, se retrouvait à toutes les portes de la ville sous une forme très voisine. Il en restait trois voici 15 ans. Celui de la porte St-Laurent, posé à la tête du glacis, devenu un poste d'essence, a été rasé lors de la construction de l'école. Un autre subsiste, mal entretenu, sur la route de St-Martin-le-Vinoux, peu avant la Casamaure. Le troisième était celui de l'Île Verte. Il faut, hélas, dire "était", car le traitement qu'il a subi l'a définitivement défiguré.

Les architectes savaient pourtant à quoi s'en tenir, par leur culture personnelle et leur jugement, d'une part, mais aussi par l'avis qu'on m'avait demandé sur l'intérêt de conserver ce bâtiment, avis qui avait été, on s'en doute, très positif ! La solution retenue, de démonter la façade, de démolir le reste du bâtiment et de remonter la façade comme un simple écran donnant sur le vide, est très fâcheuse. Cette

Regrets

mince tranche, largement perçue par son maigre profil depuis le quai Jongkind, n'a plus aucune signification, prend des allures de postiche, de décor de théâtre, de morceau conservé là de façon incongrue.

Même si par la suite on rajoute un contreventement en maçonnerie, l'ouvrage aura perdu toute signification. Je connais l'argument présenté par la défense : la nécessité de faire passer à cet emplacement une sortie du parc souterrain de stationnement. Il faut dire que cet argument ne vaut rien. Un bon architecte doit être capable de se concentrer sur un problème, de faire jouer son imagination et finir par trouver une solution satisfaisante pour tous les paramètres en jeu. L'expérience montre que la plupart des grands chefs-d'œuvre architecturaux sont nés d'une difficulté vaincue, transcendée, et non de l'abdication devant les problèmes et des solutions de facilité.

Nous ne sommes malheureusement pas en présence du premier cas de l'alternative qui précède. Il en fut de même pour la destruction d'une partie du mur d'enceinte de la citadelle. C'est dommage.

Robert BORNECQUE

N.B. Le fossé dont il est question dans les lignes qui précèdent est traversé, en bordure de la rue, par un mur destiné à servir d'écluse pour commander le remplissage du fossé par l'Isère. Ce mur risquait de permettre à un assiégeant de franchir le fossé. Aussi a-t-on érigé au milieu un tronc de cône en pierre qui forme obstacle et qu'il est difficile de contourner. Comme la seule façon d'opérer était d'entourer cette borne de ses deux bras, de l'embrasser, ce type de borne fut appelé dès le XVII^e siècle une dame ! On en voit dans toutes les fortifications jusqu'au XIX^e siècle. Une des plus grosses que je connaisse se trouve au fort Barraux où elle est en cours de restauration.

R. B.

Sortie du 26 mai 1990 en Beaufortin

Première hésitation : faut-il écrire Beaufortain ou Beaufortin ? On trouve plus souvent la première orthographe, mais la seconde semble préférable aux yeux de spécialistes comme le professeur Félix Germain. Nous l'utiliserons donc.

Le Beaufortin est un massif qui s'insère entre le Val d'Arly et la Tarentaise ; il se divise en un éventail de trois vallées : celle du Pontcellamont (Arèches), celle du Dorinet (Hauteluze) et au centre celle du Doron de Beaufort qui draine le bassin de Roselend. Ce dernier torrent, par une vallée souvent étroite, va se jeter dans l'Arly peu en amont d'Albertville. Des sommets de peu inférieurs à 3000 m (Grand-Mont 2689 m ; Aiguille du Grand-Fond 2889 m) jalonnent les crêtes assez peu découpées qui limitent le Beaufortin. Les cols, d'accès facile, sont tout de même assez élevés : col de la Bathie (1906 m), col de Lauze (2121 m), col du Coin (2409 m), col du Cormet de Roselend (1922 m). Tous les ingrédients sont donc réunis pour que se soit développée ici une cellule originale, un "pays" bien individualisé autour de son chef-lieu, Beaufort, qui lui donna son nom.

Occupé par la peuplade ligure des Centrons, le Beaufortin resta à l'écart de l'influence romaine en raison de son isolement. Deux moines de Lérins, saint Jacques d'Assyrie et saint Maxime vinrent évangéliser la Tarentaise et le Beaufortin au début du V^e siècle. L'arrivée de populations germaniques, Burgondes puis Francs, suivit de près, mais l'occupation resta superficielle. Les raids sarrasins furent beaucoup plus redoutables et désolèrent le pays. Bernard de Beaufort, maître du château de ce nom, se signala par sa vigoureuse réaction (X^e siècle). Nous ne détaillons pas les rapports souvent agités des seigneurs de Beaufort avec leurs deux suzerains, les barons de Faucigny pour une part et les archevêques de Tarentaise pour l'autre. Notons seulement qu'en même temps que le Faucigny, le Beaufortin releva des Dauphins de Viennois à la fin du XIII^e siècle et jusqu'au traité de Paris (1355).

Après cet accord, et très logiquement, les comtes puis ducs de Savoie sont les maîtres du Beaufortin. Les nombreuses guerres qui opposèrent la Savoie et la France entraînèrent de fréquents et fort dommageables passages de troupes, et aussi de certains rois. Henri IV justifia, paraît-il, sa réputation de Vert-Galant en laissant en Beaufortin de nombreux rejets. La Révolution entraîna une nouvelle occupation française jusqu'à la chute de l'Empire. Le plébiscite de 1860 rattacha à la France le Beaufortin comme l'ensemble de la Savoie.

Le paysage de cette région n'a pas encore été trop atteint par la désertion des activités rurales. Sur les versants largement déployés les herbages et même quelques cultures portent très haut leur verdure aux reflets argentés, cantonnant sagement les sapins sur les pentes les plus raides. Partout, dispersés comme au hasard, semblant de loin de minuscules jouets, des chalets et des granges escaladent la montagne. Leurs toits à faible pente, écrasés par de lourdes lauzes, couronnent de larges façades de bois et de pierre traversées de balcons. Le village de Boudin, malgré son nom un peu trivial, constitue un tableau d'une rare beauté : nous n'avons pu hélas le contempler car la route du col des Prés qui y conduit depuis Arèches n'admet pas d'autocars. Les chalets, en échelon pour disposer chacun au maximum de soleil, descendent comme une coulée le

long d'un petit thalweg, encadrés de leurs champs et veillant précieusement en leur centre sur une chapelle au clocher doré (reconstruite en 1852).

Beaufort, chef-lieu de canton et village éponyme de la région fut notre premier arrêt. Le Doron traverse à grand fracas l'agglomération, laissant l'église sur sa rive gauche. La paroisse a pour patron saint Maxime, l'évangéliste du Beaufortin. L'entrée est accessible par un jeu d'escaliers, et comme l'édifice est orienté face à la pente, il est divisé dans son grand axe en trois paliers séparés de quelques marches. L'architecture, très simple, est bien typique du XVII^e siècle : large nef voûtée d'arêtes flanquée de bas-côtés surmontés de tribunes, ce qui multiplie et surperpose les arcades et les perspectives. Le chœur, assez développé, prolonge la nef seule et se termine par un chevet plat. L'ensemble a été peint, selon l'habitude, par des équipes italiennes. L'attention se porte sur le mobilier, abondant et de qualité, qui imprime au sobre cadre architectural un généreux mouvement baroque. Le retable principal (1657-59), dû à François Cuénot, est fort monumental : trois travées, deux étages et un large couronnement percé d'un oculus circulaire. Des colonnes torsées, des chapiteaux refouillés, des motifs décoratifs (épis, raisins) rutilent de l'or dont ils sont revêtus. Au centre un vaste tableau représente la Vierge à l'Enfant, encadrée par des niches où prennent place saint Garin et saint Aubin. Sur l'autel se trouve un tabernacle à deux étages. Au niveau supérieur se trouve une niche destinée à abriter l'ostensoir. La porte qui la ferme est incurvée et s'efface en glissant latéralement pour dégager l'ouverture. Une planchette est tirée pour porter l'ostensoir en avant, tandis que les miroirs dont la niche est revêtue réfléchissent la lumière des cierges : c'est là un bel exemple de l'esthétique baroque qui cherche à entourer le Saint-Sacrement d'un reflet de la splendeur céleste. L'entrée du chœur est dominée par une "poutre de gloire" sur laquelle sont placés le Christ en croix, la Vierge et saint Jean. La chaire, enfin, est sans doute le joyau de cette église. Due à Jacques Clérant, elle fut achevée en 1722. La cuve est encadrée par quatre pères de l'Eglise latine : saint Ambroise, saint Grégoire, saint Augustin, saint Jérôme, sculptés en ronde-bosse. Un Bon Pasteur sur le dossier, des anges sur l'abat-voix complètent ce décor, malheureusement enduit d'un désagréable vernis noir ajouté postérieurement (le même existait à Conflans où on l'a décapé avec bonheur).

L'église de Hauteluze présente avec celle de Beaufort maintes analogies : un chœur de deux travées succède à une nef flanquée de bas-côtés, mais sans tribunes. Le retable n'a qu'un étage et il se moule sur l'abside arrondie. Les deux travées latérales sont ouvertes sur deux grandes fenêtres. Colonnes torsées, dorures, tableau central (saint Sébastien surmonté de l'Assomption), niches et statues (saint Antoine et saint Roch, très invoqués contre les épidémies) composent le décor habituel à ces églises de l'époque baroque. Une légèreté sensible par rapport à Beaufort confirme une date plus tardive (1749). Une poutre de gloire traverse l'entrée du chœur. La chaire, enfin, entourée de saint Paul et de trois pères de l'Eglise rappelle celles de Beaufort et de Conflans. La plus grande beauté de l'église de Hauteluze réside dans son clocher. Sur une robuste tour carrée s'élançant deux lanternons superposés, le second couronné par un bulbe et une aiguille dorés, portant haut dans le ciel la croix et

le coq symboliques. Cette élégante silhouette, pointant au milieu des toits aplatis des maisons compose avec le versant d'une grande fraîcheur verdoyante un remarquable tableau.

Le Beaufortin, bien arrosé et dominant de très haut des vallées périphériques encaissées avait une vocation de réservoir hydraulique. A la tête de la vallée du Dorinet on équipa d'abord le lac de la Girotte (1722 m) par une prise d'eau à 80 m de profondeur. Vers 1950 un barrage à voûtes multiples accrut d'un tiers la capacité de la retenue, dont l'alimentation est complétée par le détournement de nombreux torrents dont les eaux arrivent par des galeries souterraines. On a même capté, par une audacieuse première, les eaux qui s'écoulaient sous le glacier de Tré-la-Tête, qui normalement devraient par l'Arve, rejoindre le Rhône à Genève et qui, finalement, n'y parviendront qu'en amont de Valence par l'Isère ! L'ouvrage le plus spectaculaire est aujourd'hui le barrage de Roselend que nous avons bien vu depuis la plateforme d'observation de l'E.D.F. La longue digue de béton comprend une partie qui résiste par son poids en s'appuyant sur d'épais conteforts, et une grande conque cen-

trale qui reporte la poussée sur les rochers qui l'encadrent (barrage-voûte). Le large vallon où vivaient les habitants du village (1475 m), la vieille chapelle dédiée à sainte Marie-Madeleine, les caves à Gruyère, les ruches qui transumaient de Beaufort à Roselend n'existent plus, mais autour de la nappe d'eau qui a tout enseveli se découpent toujours les mêmes crêtes, parmi lesquelles on identifie facilement le cimier du Rocher du Vent (2287 m) et le monolithe de Pierre-Menta (2715 m) qui rappelle curieusement le Mont-Aiguille. Accrues elles aussi par de nombreux détournements de torrents, les eaux du barrage de Roselend dégringolent sur l'usine de la Bathie (350 m) située dans la vallée de l'Isère en amont d'Albertville. La dénivellation dépasse 1000 mètres.

La proximité du massif du Mont-Blanc permet de prendre sur lui de très beaux points de vue depuis divers sites du Beaufortin. Les nuages amoncelés nous ont malheureusement privé de ce spectacle au col des Saisies (1633 m).

Robert BORNECQUE

Sortie du 16 juin 1990

Au pays de Pont de Beauvoisin

Notre sortie de Juin 1990 était motivée par le récent inventaire archéologique du canton de Pont de Beauvoisin réalisé par le CAHMG1 et exposé au musée gallo-romain d'Aoste. (1)

La région est celle des vallonnements bordant les Terres Froides le long du Guiers, entre le confluent de l'Ainan et le Rhône.

Implantation de l'embranchement important, à l'époque romaine, de la voie arrivant de Vienne en direction d'une part de l'Italie par Lemenc (Chambéry) et d'autre part de Genève, les lieux sont au Moyen-Age zone de contact entre Dauphiné et Savoie.

Fief des Rivoire régnant à Pont de Beauvoisin, vassaux de la Savoie, elle jouxte en effet le fief des Clermont régnant à St-Geoire en Valdaine, vassaux du Dauphiné. Devenus Dauphins en 1282, les barons de la Tour du Pin voudront y étendre leur domaine et la région sera l'enjeu des guerres delphino-savoyardes. Ce n'est qu'au traité de Paris en 1355 que le sort en sera réglé par son rattachement au Dauphiné, en même temps que l'ensemble des possessions savoyardes au sud du Rhône et à l'ouest du Guiers, en échange du Faucigny et des enclaves dauphinoises au nord du Rhône.

Notre périple nous permettra de visiter le château de Vaulserre, les deux églises, des Carmes à Pont de Beauvoisin et de St-Didier d'Aoste, tout en évoquant en chemin quelques lieux ou faits historiques, avant de terminer au musée d'Aoste.



Dès après Chirens nous apercevons la tour de Clermont. C'était le berceau des puissants seigneurs de Clermont, le siège d'une des quatre grandes baronnies du Dauphiné (les trois autres étant : Sassenage, Bressieux, Montauban).

Les Clermont deviendront seigneurs de Virieu en 1220, lorsque Béatrice seule héritière, épousa Siboud de Clermont, puis au XVI^e siècle les Clermont-Tonnerre, par

le mariage d'Antoine de Clermont avec l'unique héritière de la famille de Tonnerre en Bourgogne.

Plus loin, surplombant l'entrée du Val d'Ainan, c'est la Louvatière, très bel exemple de motte féodale : on distingue nettement la « poype » où était érigée la tour défensive et au-dessous la « basse-cour » où venaient se réfugier, en cas de danger, les habitants du village en contre-bas.

CHATEAU DE VAULSERRE : l'amabilité de ses propriétaires, le Comte et la Comtesse de Courville, nous permet de connaître cette belle demeure du XVI^e siècle, remaniée au XVIII^e siècle (voir article du Professeur Bornecque ci-dessous).

EGLISE DES CARMES À PONT DE BEAUVOISIN : actuellement église paroissiale de Pont de Beauvoisin Savoie, elle était à l'origine celle d'un couvent, fondé au XV^e siècle par volonté testamentaire du duc Louis de Savoie, objet de nombreuses donations, en particulier de la part de Jacques de Clermont et de son épouse Jeanne de Poitiers, dont les armoiries sont encastrées dans le mur nord.

Son intérêt réside dans l'homogénéité de l'édifice dans le style gothique du XV^e siècle ; seul le clocher a été reconstruit au début du XIX^e siècle.

Elle comporte une large nef principale, flanquée d'un seul collatéral au nord et terminée par une abside à cinq pans, l'ensemble voûté sur croisées d'ogives et revêtu de peintures harmonieuses bien que ne datant que du siècle dernier. Les remplages des fenêtres, aux réseaux compliqués, sont caractéristiques de la fin du gothique (une inscription au portail le date de 1497).

La dernière travée de la nef latérale, actuellement isolée pour en faire la chaufferie de l'église, possède une pierre tombale de Jean de Montbel mort en 1498 ; son intérêt consiste dans le nouvel usage des chiffres arabes pour les dates, alors que les chiffres romains sont encore employés dans l'inscription contemporaine du portail cité plus haut.

Sortie du 16 juin 1990

Autour de Pont de Beauvoisin (suite de la page 3)

Avant de quitter Pont de Beauvoisin, nous nous rappelons que le Docteur Pravaz, originaire du lieu, a été l'inventeur au début du XIX^e siècle de la seringue hypodermique ; un monument, à l'hôpital, rappelle sa mémoire.



En longeant à distance la rive gauche du Guiers, pour nous rendre à Aoste, nous évoquons :

- à hauteur d'Avaux, le passage à gué des 250 cavaliers de M. de la Morlière dans la nuit du 10 mai 1755 pour aller arrêter Mandrin en terre savoyarde au château de Rochefort.

- près de Boutet l'emplacement du pont romain de la voie Aoste-Lemenc, choisi 2000 ans plus tard pour le passage de l'autoroute... permanence des impératifs géographiques.

EGLISE DE ST-DIDIER D'AOSTE : le site de cette petite église romane (milieu XII^e siècle) à l'est de l'agglomération est plein de poésie. Empruntons sa description à Alain de Montjoye, conservateur au CAHMG (1).

« L'édifice se compose d'une nef simple, rectangulaire, que prolonge une travée de chœur plus étroite à laquelle se greffe une abside en hémicycle. Hormis le portail de façade, en arc plein cintre à double rouleau appareillé en molasse, rien ne signale plus dans la nef l'oeuvre romane... Le lourd clocher carré qui surmonte la travée de chœur est très postérieur au Moyen-Age... C'est la travée de chœur et l'abside qui constituent la part la mieux conservée de l'édifice roman... Quatre grandes arcades identiques, amorties en plein cintre et à simple rouleau délimitent la travée du chœur... elles portent une coupole sur trompe... Les parois intérieures de tout le chevet - chœur - abside - étaient, il y a peu, encore revêtues de peintures décoratives. » (Il n'en reste que les fragments de deux têtes de personnages nimbées.)

La journée s'achève à Aoste par la visite d'un four de potier romain "in situ", du musée gallo-romain et de l'exposition du CAHMG (1), susceptible d'inciter chacun à d'autres sorties dans la région.

Général M. M. ROUQUET (CR)

(1) Catalogue de l'exposition disponible au CAHMG ou à la Maison du Tourisme à Grenoble.

Le château de Vaulserre

(commune de St-Albin de Vaulserre)

Une allée plantée d'arbres conduit, après un coude, à un monumental portail de ferronnerie. On approche ensuite du château en traversant un vaste parterre en terrasse dont le flanc droit domine la vallée. On est d'emblée séduit par la qualité de l'emplacement à mi-pente, parfaitement choisi pour procurer de larges vues : d'abord de légères ondulations de prés et de bois parsemés de fermes, puis des collines plus marquées, enfin la silhouette bleue plus élevée du Jura, au-delà du Rhône. Le château cache derrière une apparente homogénéité une construction en plusieurs étapes. La première maison-forte des Corbel de Vaulserre fut pillée en 1592, lors des guerres franco-savoyardes venues s'ajouter en Dauphiné aux luttes religieuses. Au XVII^e siècle, l'aile gauche actuelle et une partie du corps central furent élevés, puis complétés à la fin du siècle par une aile droite. A ce moment, la façade d'entrée s'encadrait donc en retrait entre deux ailes en équerre. Antoine, premier Marquis de Vaulserre, couvrit cette cour et la ferma par un avant-corps aligné sur les façades latérales. L'escalier d'honneur prit place dans ce nouvel espace, le tout fut réalisé au XVIII^e siècle.

La façade actuelle est bien équilibrée, l'avant-corps est calé entre deux pavillons latéraux de largeur équivalente. La curieuse corniche dorique (les consoles forment les triglyphes et encadrent des métopes ornées de disques) qui précède le toit de tuile écaillée nous situe au début de l'époque néoclassique, les fenêtres bombées restant encore ancrées dans la tradition Louis XV. Le fronton est sculpté d'objets martiaux, canons, tambours, etc. et porte la devise des Vaulserre : Nil Nisi Virtute (rien sans courage) ! Les salons intérieurs, en cours de restauration habile et courageuse par le Comte de Courville, héritier du château, possèdent encore d'intéressants décors et de beaux meubles. Le grand vestibule d'entrée permet le déploiement d'un magnifique escalier de pierre. Deux volées droites montent le long des murs latéraux et rejoignent un palier qui occupe toute la largeur du fond. Une rampe en fer forgé au dessin ferme et sobre accompagne l'ensemble. Aucun support n'intervient pour soutenir les limons dont l'assemblage mérite d'être analysé de près, ce qui est facile puisque les joints sont bien visibles. Des peintures en trompe-l'œil, peut-être fin XVIII^e, suggèrent des pilastres, des niches, des bas-reliefs.

Derrière le château s'ouvre un vaste jardin encadré de grands arbres et décoré de massifs de fleurs. Il s'achève par un plan d'eau qui dort, plein de mystère, dans la pénombre fraîche d'une épaisse frondaison.

Robert BORNECQUE

Vie de l'Association

ADRESSE : 6, Place Ste-Claire, 1^{er} étage à droite (derrière la halle)

COTISATION : 60 F minimum - C.C.P. GRENOBLE 1320-25 N

PERMANENCES : Mardi 16 h à 18 h

PROCHAINES VISITES : SAMEDI 13 OCTOBRE : Eglise de Champ sur Froges (vitrail du XII^e siècle),
Château-Bayard et Musée

SAMEDI 24 NOVEMBRE : à préciser